



Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »

Le Temps de l'histoire

11 | 2009

Paroles libres, paroles captives

Karen W. Tice, *Tales of Wayward Girls and Immoral Women*

David Niget



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/3106>

DOI : 10.4000/rhei.3106

ISBN : 978-2-7535-1650-2

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

ISBN : 978-2-7535-0927-6

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

David Niget, « Karen W. Tice, *Tales of Wayward Girls and Immoral Women* », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 11 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2009, consulté le 04 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/3106> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.3106>

Ce document a été généré automatiquement le 4 décembre 2020.

© PUR

Karen W. Tice, *Tales of Wayward Girls and Immoral Women*

David Niget

- 1 **Tales of Wayward Girls and Immoral Women : Case Records and the Professionalization of Social Work**
- 2 **Karen W. Tice**
- 3 **Chicago, University of Illinois Press, 1998, 272 p.**
- 4 **ISBN: 0252023978**
- 5 Cet ouvrage n'est ni une étude de socio-histoire des professions sociales, ni une monographie des populations vulnérables prises en charge par les agences sociales qui se multiplient au début du XXe siècle en Amérique du Nord. Karen Tice, enseignante en sciences de l'éducation et en études féministes, a adopté une posture médiane, rare, cherchant à éclairer l'entrecroisement de l'expérience sociale de ces deux groupes d'acteurs, travailleurs sociaux et publics auxquels ils s'adressent. Il s'agit ainsi d'éclairer la fabrique des catégories de populations prises en charge tout en considérant l'influence de ces « clientèles » dans la définition du métier et des pratiques des intervenants sociaux. Au point de croisement de ces expériences se trouve le dossier, le cas, dont l'auteure interroge les modalités d'élaboration, tendues entre objectivation scientifique et techniques subjectives de l'écriture narrative.
- 6 Plusieurs thèmes sont successivement abordés, plusieurs corpus de sources sont exploités, composant les contours fermes d'une étude aux perspectives multiples. Puisant dans le répertoire des premiers théoriciens et enseignants en travail social, l'auteure met en lumière l'émergence du caseworking comme technologie dans le champ de l'action sociale, structurée par le Scientific Charity Organisation Movement au tournant du XXe siècle. Elle se penche ensuite sur le rôle de cette nouvelle pratique dans la légitimation du métier de travailleur social professionnel. Mobilisant un corpus original de dossiers individuels de multiples agences sociales, Tice porte alors son attention vers ce terrain où s'élaborent en miroir l'expertise sociale et les stratégies des familles. On y découvre une forme d'hybridation de la traditionnelle bienveillance

caritative avec les techniques « scientifiques » nouvelles d'analyse des faits sociaux. Mixage également de l'intervention sociale avec les stratégies des acteurs, car dans cette nouvelle perspective d'intervention sociale utilitariste, le récipiendaire d'une aide ne doit pas rester passif, et, de ce fait, est supposé participer à l'évaluation de sa situation et assumer sa propre réhabilitation, ce qui laisse ouvert le champ, en théorie, à l'expression de ses besoins et attentes. Enfin, Karen Tice aborde la question de l'importance du casework dans le jeu de pouvoir qui voit les réseaux réformateurs peser sur la définition des problèmes sociaux et des politiques publiques censées les prendre en charge. Le rôle de l'opinion publique devient centrale dans cette inflexion de l'agenda politique, et la promotion de certaines causes puise sa force de persuasion dans la mise en forme, voire même la mise en scène, d'« histoires de vies » singulières incarnant des formes types de pathologie sociale.

- 7 A l'origine de la professionnalisation du travail social aux Etats Unis, les Charity Organisation Societies, qui se diffusent rapidement dans le dernier tiers du XIXe siècle, entendent fédérer et rationaliser l'action jugée disparate et inefficace des multiples sociétés de bienfaisance. D'une part, la science triomphante doit apporter ses lumières à la charité traditionnelle, substituant à l'empathie la mesure pointue de la détresse sociale, et les techniques de sa prise en charge rationnelle et utile. D'autre part, comme l'a indiqué Mitchell Dean pour le début du XIXe siècle britannique¹, c'est la définition même de la pauvreté qui est alors remaniée, à l'aune de nouveaux critères de gouvernance libérale, selon lesquelles l'assistance ne doit pas engendrer de dépendance. Aussi, l'implication des bénéficiaires dans le processus de leur réhabilitation, contrepartie de leur responsabilisation face à l'adversité sociale, est de mise. Le casework trouve justement sa place au croisement d'une vision mécaniste des ressorts du social, qui fonctionne selon des lois et permet de décrypter chaque cas individuel en le rattachant à un processus connu, et d'une vision humaniste – ou prétendue telle –, qui place l'individu au cœur de l'analyse, levant le voile de sa subjectivité, laquelle s'incarne le mieux dans la pratique du récit de vie (p. 4). Enquêteur et auteur, le travailleur social met en récit les situations individuelles qui lui sont données à expertiser. Il est au point de tension entre la standardisation des pratiques induites par l'approche scientifique (p. 20), et la promotion d'une approche compréhensive qui tente alors de minorer les effets pervers de la brutalité des interventions sociales, incarnant la figure du « friendly visitor » (p. 22). À l'instar de Ian Hacking, Karen Tice reconnaît que cette pratique classificatoire est la conséquence d'une volonté de contrôle, où l'action sur le corps social se présente comme une conséquence de la classification, alors même qu'elle en est la cause. Elle relève l'importance grandissante de l'expertise médicale, psychiatrique et psychologique, qui tend à systématiser les techniques du casework, alors même que les débats font rage chez les premiers travailleurs sociaux sur la pertinence de cette méthodologie uniformisante et intrusive. Cette doxa professionnelle apparaît bien ainsi comme un combat politique, où se confrontent des logiques contradictoires tendues entre respect des droits individuels et devoir d'ingérence sociale.
- 8 L'examen de la pratique du casework réalisé par Karen Tice confirme la complexité et la variété des approches possibles de cette méthodologie en voie de standardisation. La force de son travail d'analyse est justement de jeter des ponts entre l'étude d'institutions aussi différentes que les sociétés d'aide à l'enfance, les sociétés d'allocation d'aides aux familles, ou les sociétés de placement d'enfants en difficulté, dont les démarches semblent a priori très différentes, certaines promouvant le

maintien de la structure familiale, d'autres invoquant sa nécessaire disjonction. Car si les intentions diffèrent, la méthodologie déployée produit un certain nombre d'analogies dans la production des catégories et la justification même de l'intervention de l'Etat dans la sphère privée. Il existe une grammaire du caseworking, qui se fait langage selon une structure narrative. On assiste ainsi à un travail de réordonnement d'éléments a priori disparates : les signes sont interprétés comme des symptômes, l'indice fonctionne comme un marqueur, ces fragments sont constitués en biographie, et, selon une démarche peu réflexive encore, la grille de lecture s'élabore en fonction des préconçus de la discipline mobilisée (médecine, psychiatrie, sociologie...). « L'herméneutique est encadrée dans la structure narrative » (p. 85), masquant par là même les modalités de la démarche en naturalisant le problème.

- 9 La lecture de ces riches pages déconstruisant la démarche du casework invite à quelques hypothèses. Ainsi, il semble que la forme narrative a pour fonction de faire le lien entre le visible et l'invisible, entre les indices du désordre social et ses effets sur la personnalité des individus à protéger. En outre, cette linéarité recomposée du récit est au fondement de la justification de l'intervention. En effet, dans sa tentative de diagnostic, le travail social réinterprète la notion de preuve, mais au contraire de la logique judiciaire qui disjoint les faits les uns des autres afin d'en établir la véracité, la « preuve sociale », préalable à l'intervention, est un agrégat de facteurs souvent assez anodins pris individuellement (chahuts juvéniles, prises de risques minimales, fréquentations « douteuses », apparence corporelle négligée, habitat désordonné, etc.), qui ne deviennent problématiques que pris dans leur ensemble (p. 102). Enfin, le récit joue sur la temporalité, capable qu'il est de lier un passé connu à un avenir pressenti, et menaçant. La protection de l'enfance est ainsi un terrain particulièrement propice pour justifier une prise en charge, la virtualité d'un risque, quasi consubstantiel à la condition infantile, suffisant à alarmer les sociétés d'aide à l'enfance.
- 10 Si, pour l'auteure, il est possible d'identifier deux tons colorant le discours des travailleurs sociaux, entre « détection » et « protection », entre recherche du mal et protection du bien, Karen Tice reconnaît qu'il existe une grande fluidité entre ces deux registres (p. 100). Les discours visant à protéger des populations vulnérables se retournent aisément en discours stigmatisant les multiples causes de la corruption. En témoigne la relation ambiguë des sociétés de protection à l'égard des jeunes filles, victimes présumées mais bien souvent danger social avéré, dont la peur de la contamination, vénérienne et morale, justifie la privation de liberté et la mise à nu de leur intimité corporelle (p. 120-121).
- 11 Cependant, la prise en considération des opinions et ambitions des sujets apparaît aussi dans le caseworking. Rompant avec cette ethnographie des bas fonds qui avait caractérisé le XIXe siècle (pp. 162-163), les travailleurs sociaux contribuent à représenter les familles vulnérables comme des populations ordinaires et non comme une « sous-classe » de parias en rupture de ban. Leur rôle est grand auprès du public et des élites pour familiariser l'opinion avec ces nouvelles problématiques sociales qu'engendre la modernité, entre fléaux sociaux toujours présents et volonté d'émancipation des individus, notamment des jeunes. Les enquêtes urbaines, plus objectives, n'en délaissent pas moins les techniques de la communication telles que les expositions thématiques, les histoires de vie relatées dans la presse à grand tirage, ou encore les pièces de théâtre à caractère social.

- 12 L'ouvrage se referme intelligemment sur un questionnement contemporain, dont Karen Tice, ancienne travailleuse sociale, se fait l'écho. Aujourd'hui, le management des risques a remplacé l'approche individuelle, incitant les services publics et les agences de protection sociale à mettre en œuvre une gestion actuarielle des vulnérabilités sociales. C'est bien ici la désincarnation du travail social, où le casework est supplanté par des indicateurs standardisés et génériques, que déplore l'auteure (pp. 182-183). Reste cette question épistémologique et politique à laquelle on n'a pas suffisamment répondu, dit elle : comment institutionnaliser un regard sur l'autre dans une société démocratique et libérale ? Quelle peut être l'objectivité de ce regard, entre distance scientifique et prise en considération de la subjectivité individuelle ? Quelle doit être l'éthique de ce regard ? Au nom de l'assistance et/ou du contrôle, les individus doivent-ils devenir transparents ? La généalogie du regard social dont Karen Tice tente de tisser les fils reste un chantier ouvert pour le chercheur comme pour le citoyen.
-

NOTES

1. Mitchell Dean, *The Constitution of Poverty : Toward a Genealogy of Liberal Governance*, Routledge, 1990.